Paroles sur la dune

Traduction en italien et note à la traduction

*Paroles sur la dune. Italian translation and note to the translation***Alessandro De Francesco**

Édition électroniqueURL : <https://journals.openedition.org/rief/6985>

DOI : 10.4000/rief.6985

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Alessandro De Francesco, « *Paroles sur la dune* », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 11 | 2021, mis en ligne le 19 octobre 2021, consulté le 18 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rief/6985> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.6985>

Ce document a été généré automatiquement le 18 novembre 2021.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Paroles sur la dune

Traduction en italien et note à la traduction

Paroles sur la dune. *Italian translation and note to the translation*

Alessandro De Francesco

RÉFÉRENCE

V. Hugo, *Les Contemplations* [1856], livre V, dans Id., *Œuvres complètes*, éd. J. Massin, Paris, Le Club Français du Livre, 1970, t. IX, p. 273-274.

XIII – Paroles sur la dune

- 1 Maintenant que mon temps décroît comme un flambeau,
Que mes tâches sont terminées ;
Maintenant que voici que je touche au tombeau
Par les deuils et par les années,
Et qu'au fond de ce ciel que mon essor rêva,
Je vois fuir, vers l'ombre entraînées,
Comme le tourbillon du passé qui s'en va,
Tant de belles heures sonnées ;
Maintenant que je dis : – Un jour, nous triomphons ;
Le lendemain, tout est mensonge ! –
Je suis triste, et je marche au bord des flots profonds,
Courbé comme celui qui songe.
Je regarde, au-dessus du mont et du vallon,
Et des mers sans fin remuées,
S'envoler sous le bec du vautour aquilon,
Toute la toison des nuées ;
J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif,
L'homme liant la gerbe mûre ;

J'écoute, et je confronte en mon esprit pensif
 Ce qui parle à ce qui murmure ;
 Et je reste parfois couché sans me lever
 Sur l'herbe rare de la dune,
 Jusqu'à l'heure où l'on voit apparaître et rêver
 Les yeux sinistres de la lune.
 Elle monte, elle jette un long rayon dormant
 À l'espace, au mystère, au gouffre ;
 Et nous nous regardons tous les deux fixement,
 Elle qui brille et moi qui souffre.
 Où donc s'en sont allés mes jours évanouis ?
 Est-il quelqu'un qui me connaisse ?
 Ai-je encor quelque chose en mes yeux éblouis,
 De la clarté de ma jeunesse ?
 Tout s'est-il envolé ? Je suis seul, je suis las ;
 J'appelle sans qu'on me réponde ;
 Ô vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas !
 Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde ?
 Ne verrai-je plus rien de tout ce que j'aimais ?
 Au dedans de moi le soir tombe.
 Ô terre, dont la brume efface les sommets,
 Suis-je le spectre, et toi la tombe ?
 Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ?
 J'attends, je demande, j'implore ;
 Je penche tour à tour mes urnes pour avoir
 De chacune une goutte encore !
 Comme le souvenir est voisin du remord !
 Comme à pleurer tout nous ramène !
 Et que je te sens froide en te touchant, ô mort,
 Noir verrou de la porte humaine !
 Et je pense, écoutant gémir le vent amer,
 Et l'onde aux plis infranchissables ;
 L'été rit, et l'on voit sur le bord de la mer
 Fleurir le chardon bleu des sables.
 5 août 1854, anniversaire de mon arrivée à Jersey

XIII – Parole sulla duna

- 2 Adesso che il tempo come torcia si consuma
 e che i miei compiti volgono al termine;
 adesso che, eccomi, giungo alla tomba
 attraverso il dolore e gli anni,
 E che in fondo a questo cielo che sognavo crescendo
 vedo fuggire, trascinate nell'ombra,
 come in un turbinio del passato che svanisce,
 tante belle ore trascorse;
 Adesso che dico: – Un giorno, si trionfa
 e il giorno dopo, tutto è menzogna! –

Sono triste, e cammino sul bordo di acque profonde,
 curvo come chi va meditando.
 Guardo volare via, sul monte e sulla valle,
 sopra mari agitati all'infinito,
 il vello delle nubi, portato dalle correnti del nord
 come nel becco di un avvoltoio;
 Odo il vento nell'aria, il mare sulla scogliera,
 l'uomo che raccoglie il grano maturo;
 ascolto, e comparo nel mio animo pensoso
 le cose che parlano a quelle che mormorano.
 E resto talora disteso senza movimento
 sull'erba rada della duna,
 fino all'ora in cui si vedono apparire e sognare
 gli occhi tetri della luna:
 Sale nel cielo, getta un lungo raggio dormiente
 allo spazio, al mistero, all'abisso;
 e ci guardiamo l'un l'altra fissamente,
 lei luminosa, io sofferente.
 Dove sono andati i miei giorni svaniti?
 C'è qualcuno che mi conosca?
 Ho ancora qualcosa, nei miei occhi abbagliati,
 della chiarezza della mia gioventù?
 Tutto è dunque volato via? Sono solo, sono stanco;
 Chiamo e non v'è risposta;
 Oh venti, acque! Sono anch'io soltanto un soffio,
 ahimè, soltanto un'onda?
 Più niente vedrò di quanto ho amato?
 Dentro di me scende la sera.
 Oh Terra, la cui nebbia annulla le cime:
 sono io lo spettro, e tu la tomba?
 In me quindi tutto è vuoto, vita, amore, gioia, speranza?
 Aspetto, chiedo, imploro;
 inclino le mie urne l'una dopo l'altra
 perché da ciascuna esca ancora una goccia!
 Così vicino è il ricordo al rimorso,
 e tutto ci riconduce al pianto.
 E come sei fredda al tatto, morte,
 tu, nera serratura della porta umana!
 E penso, ascoltando gemere il vento amaro
 e l'onda dalle pieghe invalicabili:
 ride l'estate, e si vede fiorire sul bordo del mare
 il cardo azzurro delle sabbie.

5 agosto 1854, anniversario del mio arrivo a Jersey

Note à la traduction

- 3 J'ai souvent été fasciné par le Victor Hugo poète cosmique et nocturne. Je me souviens avec intensité d'une lecture des *Contemplations* par Philippe Noiret dans un théâtre

milanais, il y a longtemps, lorsque ma connaissance de la langue française était fondamentalement nulle (Noiret lisait en français mais la traduction italienne des poèmes était projetée sur le cadre de la scène). Je devais avoir vingt ans. Mais je dois surtout à Francesco Orlando, dont j'étais étudiant pendant les mêmes années à l'Université de Pise, le sentiment, non seulement la connaissance, de la portée de l'œuvre poétique hugolienne, trop souvent offusquée par les romans ou aplatie sur la figure historique et politique de l'auteur, *poeta vates* romantique, poète de l'exil, ou poète national, incarnation de la République coloniale et nationaliste. La souffrance sincère, pour des raisons biographiques connues, et l'expansion cosmique et philosophique qui se condensent dans les *Contemplations* me semblent permettre d'intégrer mais aussi de dépasser la situation historique, ce qui est à mon avis l'un des buts de toute la poésie, même dans les formes les plus apparemment quotidiennes ou ouvertement politiques. Lorsque Luciano Pellegrini m'a invité à traduire un poème de Hugo, je savais donc que je serais revenu sur les *Contemplations*. En rouvrant le livre, je suis immédiatement tombé sur *Paroles sur la dune*. J'ai continué à relire, tout particulièrement les livres V et VI, en suivant le conseil de Luciano, afin de trouver des alternatives, mais je me suis vite rendu compte que je n'aurais pas pu choisir d'autres textes, car j'avais plutôt été moi-même choisi par ce poème.

- 4 N'étant ni un spécialiste de Hugo ni un dix-neuviémiste, j'ai approché ce texte en poète plutôt qu'en chercheur. Il se trouve qu'il y a des résonances profondes entre ce type de poésie et ce que je cherche à faire dans mon propre travail, si bien que la méthode que j'ai suivie en traduisant n'a pas été « linguistique » ou philologique, mais, je dirais, intuitive et vouée à rendre la fluidité de celle que Luciano Pellegrini a à juste titre définie, dans un de nos échanges, « cohérence compacte et fuyante ». On pourrait presque qualifier mon approche traductive de *state of mind*, ou de « flux de conscience » à la fois traductologique et poétique. C'est pourquoi il me sera difficile d'apporter des explications sur des passages et choix spécifiques, sauf dans quelques cas que je mentionnerai plus bas. En revanche, je voudrais mettre en évidence des résonances thématiques macro-textuelles et peut-être poétologiques en général, suscitées par la traduction de ce poème. Tout d'abord, la recherche cosmique, métaphysique et philosophique et sa contrepartie « nocturne », dans un sens bien plus étendu que dans le *topos* romantique : chercher l'invisible avec la poésie. Puis la conséquence, au niveau de l'imaginaire, d'une atmosphère élégiaque, elle aussi très proche de ma sensibilité. L'intensité poétique est augmentée par l'acte de dire quelque chose qui a été perdu, ou de rappeler que tout événement, au moment où il se vérifie, est exposé à la perte et au passage du temps ; mais aussi au changement, un changement cyclique que le dernier vers semblerait ouvrir comme possibilité, malgré la noirceur des vers précédents et au-delà de la finitude, vers un temps cosmique qui est marqué par la succession des saisons et qui ignore le temps du sujet.
- 5 Il y a certes, dans ce poème et dans l'œuvre de Hugo en général, des excès néogothiques qui me sont tout à fait étrangers. Ici, par exemple, les vers sur les urnes, à mon sens les plus datés, peut-être les seuls dans ce poème extraordinaire. L'élégie acquiert en revanche toute sa puissance précisément lorsque l'extension cosmique est confrontée à la contingence, à l'expérience humaine, au souvenir, au détail ; une oscillation, celle entre le temps cosmique et l'histoire individuelle, qui est omniprésente dans ce texte et dont la continuité sans solution constitue sa raison d'être, en permettant à l'auteur d'éviter magistralement le cliché pathétique en faveur d'une intensité retrouvée. Par

exemple, dans la rencontre avec la lune, qui constitue un moment particulièrement haut de ce texte : « Et nous nous regardons tous les deux fixement, / Elle qui brille et moi qui souffre ». La lectrice y remarquera d'ailleurs un beau renversement nocturne de l'aphorisme de La Rochefoucauld : « le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement ». Ici le poète regarde fixement la lune, au lieu du soleil, mais aussi la mort.

- 6 Les dunes elles-mêmes incarnent cette coprésence de l'espace cosmique et de la désolation individuelle, du mystère ontologique de la nature et du mystère de la caducité et du temps qui passe. Dans leur raréfaction organique, les dunes habitent depuis longtemps mon imaginaire, et je me suis pour cela imaginé, en traduisant *Paroles sur la dune*, en train de marcher seul sur la Dune du Pilat, près du Bassin d'Arcachon, en fin d'après-midi, en avançant avec difficulté mais aussi avec liberté parmi les rafales de vent. Ce mouvement, qui est resté *on the back of my mind* pendant la phase de traduction, exprime une rencontre tropologique, entre le lieu de la poésie et la poésie comme lieu. Prenons à ce propos le titre lui-même : s'il est vrai, comme l'affirme Claude Royet-Journoud, que « la poésie entière est préposition »¹, la superposition entre la parole et la dune indiquée par la préposition « sur », qui n'est pas que thématique mais aussi physique, indique une autre coprésence : celle entre langage et monde, dans une proximité, elle-même tropologique autant qu'ontologique, entre poésie et réel, qui m'est chère et que je considère être un aspect central de la pratique poétique encore aujourd'hui.
- 7 Cette double coprésence, entre le plan cosmique-philosophique et celui du temps de l'expérience qui ne revient pas, entre la parole poétique et le réel exprimé par la dune comme lieu, me donne la possibilité de qualifier la poésie de Hugo, du moins celle des *Contemplations*, de « lyrisme conceptuel » : la densité émotive ne se dégrade pas dans le cliché lyrique car elle est soutenue par la nécessité philosophique, et le conceptualisme ne se dégrade pas dans le formalisme car il est soutenu par une nécessité contingente, liée à l'expérience, au vécu et aux sentiments. Dans ce sens, me semble-t-il, la poésie de Hugo peut encore beaucoup apprendre aux poètes contemporains, aux enfants du modernisme, des avant-gardes et du post-structuralisme ainsi qu'à celles et ceux qui ont pensé pouvoir restaurer une chimère néo-lyrique dont l'inconsistance est révélée par ses propres manifestations textuelles. Un poème comme *Paroles sur la dune* vient nous rappeler que la poésie n'est jamais une histoire de raccourcis sentimentalistes ou de jeux formalistes, mais de nécessité émotive et d'investigation cognitive.
- 8 Avec cette géographie poétologique bien présente, regardons quelques moments du texte. Il y a notamment un aspect stylistique récurrent dans *Paroles sur la dune* qui, tout en côtoyant parfois la manière, produit des effets dont l'intensité reflète la profondeur de cette géographie. Il s'agit de figures de répétition et d'énumération d'ordre sémantique : « À l'espace, au mystère, au gouffre » ; « Ai-je donc vidé tout, vie, amour, joie, espoir ? » ; « J'attends, je demande, j'implore ». Ce qui me semble remarquable dans ce processus c'est qu'il n'est jamais gratuit. Dans le premier exemple, qui précède l'observation réciproque avec la lune que l'on a déjà rappelée, on descend au fur et à mesure dans les profondeurs cosmiques à partir de l'horizon individuel. À propos du deuxième je peux mentionner un choix spécifique de traduction : j'ai accentué en italien l'originalité de son caractère « zeugmatique » en m'appuyant sur l'allitération vidé / vie et en rajoutant « vide » à la série (« vide » appartenant à un champ sémantique différent par rapport aux autres termes) : « In me quindi tutto è vuoto, vita, amore, gioia, speranza ? ». Dans le troisième vers mentionné, qui suit directement le

deuxième, l'effet intense de climax est la raison même de ce triptyque dynamique, qui, depuis l'immobilité apparente de l'attente se transforme en imploration désespérée. La répétition, on le voit bien, rajoute dans ce texte toujours quelque chose de nouveau au sens, comme dans une spirale cyclique où l'on ne revient pourtant jamais au même point. Cette spirale indique à son tour des mouvements macro-textuels : la chute progressive dans le gouffre de la mort, ou le retour mélancolique au souvenir dans le présent, ou encore le début d'une nouvelle saison, l'été, un été qui contient en soi déjà l'automne et qui diffère, comme tous les étés, de ceux des années passées.

- 9 À ces trois exemples d'énumération on peut en ajouter un autre, qui constitue sans doute un autre des moments les plus significatifs du poème : « J'entends le vent dans l'air, la mer sur le récif, / L'homme liant la gerbe mûre ». Il s'agit d'un exemple ultérieur de proximité et de superposition entre la parole et la dune, la poésie et le réel : de l'environnement naturel, donné à percevoir par l'ouïe, l'attention se déplace progressivement sur la figure humaine, qui est intégrée en même temps à l'environnement grâce à l'élément de la gerbe, qui appartient à son tour à la fois à l'humain et au cycle des saisons du fait de la polysémie de l'adjectif « mûre ». Quelques strophes plus bas, on retrouve un processus similaire, que je qualifierais de « fusion environnementale », bien qu'à un niveau « négatif », dans l'assimilation entre le poète et la vague. Dans ce passage, les éléments, au lieu d'être entendus, ne répondent pas, mais ils engloutissent et dispersent : « Ô vents ! ô flots ! ne suis-je aussi qu'un souffle, hélas ! / Hélas ! ne suis-je aussi qu'une onde ? [...] Ô terre, dont la brume efface les sommets, / Suis-je le spectre, et toi la tombe ? ». Entre l'expérience vitale des éléments et des affects, le passage du temps, individuel et cosmique, et l'ensablement progressif du poète vers la fin – et du poème lui-même vers les « plis infranchissables » de sa conclusion (que j'aime penser en relation à Mallarmé, Deleuze et Boulez) –, il y a une ligne aussi invisible que le vent. Il en va de même pour la traduction poétique, tout particulièrement lorsque deux langues, telles que le français et l'italien, sont si proches que leur différence apparaît aussi légère et transparente que l'air, mais peut-être, pour cela, d'autant plus infranchissable.

NOTES

1. C. Royet-Journoud, *La poésie entière est préposition*, Marseille, Éric Pesty Éditeur, 2007.
-

RÉSUMÉS

Je propose ici une traduction italienne de ce poème du livre V des *Contemplations* et dans le bref commentaire qui l'accompagne j'analyse certains aspects du Victor Hugo nocturne et cosmique

en traçant les contours de ce que j'appelle son « lyrisme conceptuel ». Je détaille en outre certains choix de traduction et les raisons poétiques du choix de ce texte pour cette contribution.

I propose an Italian translation of this poem from *Les Contemplations*, Book V, and in the short comment I analyse certain aspects of Hugo's cosmological poetry, which allow me to describe some features of what I call his "conceptual lyricism". I also explain some choices in the translation and the poetic reasons of the choice of this poem for the present contribution.

INDEX

Keywords : Hugo (Victor), Paroles sur la dune, cosmological poetry, conceptual lyricism, tropology, enumeration, translation, poetry

Mots-clés : Paroles sur la dune, Hugo (Victor), poésie cosmique, lyrisme conceptuel, tropologie, énumération, traduction, poésie